

Batman : The Movie de Leslie H. Martinson

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 170, décembre 2014, janvier 2015

Entre la bande dessinée et le cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2014). Compte rendu de [*Batman : The Movie* de Leslie H. Martinson]. *24 images*, (170), 20–20.



WATCHMEN de Zack Snyder

une vision nihiliste du monde contemporain à travers le destin de quelques superhéros vieillissants.

Certes, *Watchmen* n'est ni la seule ni la première BD à explorer les enjeux éthiques et politiques des mythes problématiques entourant ces fantômes de surhomme. Tout un pan des *comic books* des années 1980-1990 s'y est intéressé. Toutefois, le génie de Moore est d'avoir en partie fondé son récit sur la perception du Dr Manhattan, géant bleu tout-puissant, totalement détaché des préoccupations terrestres et de leur perception. Capable de voyager hors de l'espace et du temps, ce personnage perçoit tous les lieux et toutes les époques en même temps. Passé, présent et

futur ne forment plus qu'un pour lui. Outre le fait que son statut de surhomme le rend totalement indifférent au sort de l'humanité, il permet également à Moore de réduire à une série de gestes aussi prévisibles que vains les actions de ses personnages. Du point de vue du Dr Manhattan, quoi que fassent nos héros, leur destin est déjà écrit et leur lutte est dérisoire. Pas étonnant dans ce cas que les séquences présentant ce personnage soient celles qui naviguent le plus entre les époques et les lieux. Tout est figé. Tout est simultané.

À cette vision s'oppose celle de Rorschach (et des autres personnages), vengeur masqué aux méthodes radicales et hyper-violentes, véritable anti-héros asocial et vertueux. C'est avec lui que la BD use davantage d'une structure issue du cinéma. Le conflit métaphysique opposant les deux personnages s'incarne donc visuellement dans le dialogue suscité par Moore entre BD et cinéma. Or, en se contentant de mettre en mouvement toutes les cases le plus fidèlement possible, Snyder passe totalement à côté de cet aspect crucial de la BD. Une véritable adaptation de *Watchmen* ne pouvait pas être une simple imitation. Pour adapter, il faut savoir dialoguer et retranscrire dans des moyens propres à son médium les idées fondamentales de l'œuvre. Sinon, il ne reste qu'une illustration superficielle. « Who watches the Watchmen? », proclamaient les affiches promotionnelles du film. Pas grand monde apparemment... Malgré ses faiblesses, le géant vert ouvrirait pourtant, quant à lui, de belles perspectives qui ne demandent qu'à être poursuivies. 📖

Batman : The Movie de Leslie H. Martinson



« Some days, you just can't get rid of a bomb. »

Avec ses « pif », « paf », « pow » et autres « pataklow », la série télé de Batman diffusée entre 1966 et 1968 s'est imposée en tant qu'exemple canonique de l'adaptation de bande dessinée au premier degré. Et, en effet, la transposition littérale à l'écran de certains codes graphiques propres au *comic book* peut aujourd'hui paraître résolument naïve, pour ne pas dire carrément réductrice. Cette volonté presque maladive de « faire bédé », de résumer la spécificité du médium à une sorte d'extravagance juvénile mise en évidence par l'appropriation simpliste de certains éléments de sa grammaire visuelle, a certainement contribué à ce que la bande dessinée soit aussi longtemps cantonnée au registre du divertissement

vaguement débile – plus particulièrement lorsque le cinéma a bien voulu s'y intéresser. La candeur avec laquelle les créateurs de la série ont choisi d'aborder la question paraît aujourd'hui étrangement rafraîchissante, à une époque où les films de superhéros n'en finissent plus de se prendre au sérieux.

Cette inventivité formelle, d'un *kitsch* coloré totalement assumé, donne naissance à une série d'images si improbables qu'elles ne peuvent qu'amuser. Au-delà des onomatopées, c'est l'ensemble de la direction artistique qui, par son extravagance, évoque une représentation « dessinée » du réel : même les objets sont identifiés à l'aide d'indications textuelles, comme s'il fallait pour l'évoquer à l'écran reproduire jusqu'à la logique de lecture propre à la bande dessinée.

Sorti en salles un peu plus d'un mois après la fin de la première saison, le film de Leslie H. Martinson se contente d'étirer un épisode jusqu'à ce que sa durée corresponde à celle d'un long métrage. Avec leur verve habituelle, nos héros affrontent un groupe de super-criminels en employant un généreux assortiment d'outils bigarrés : lorsque les membres du Conseil de sécurité des Nations unies sont réduits à l'état de poussière, le justicier masqué doit bien entendu employer son « bat-réhydrateur » pour qu'ils retrouvent leur forme humaine. Malgré sa bêtise somme toute charmante, *Batman : The Movie* révèle un désir d'emprunter au neuvième art autre chose qu'un simple synopsis ; aspiration que l'on retrouvera plus tard dans *Tank Girl* de Rachel Talalay ou encore *Scott Pilgrim vs. The World* d'Edgar Wright. – Alexandre Fontaine Rousseau